



*Des Territoires (D'une prison l'autre) a été créé en septembre à Marseille lors du festival Actoral. PHOTO SONIA BARCET*

# «Des Territoires», retour d'insurrection à la Bastille



## Après Reims, le deuxième volet de la trilogie de Baptiste Amann arrive à Paris avec son cortège réjouissant de Communards. Un nouvel apport au genre révolutionnaire, bien dans l'air du temps.

**V**ous venez d'enterrer vos parents. Vous trouvez dans votre salon un Noir, un Arabe et Louise Michel. Vous vous dites que la journée a été difficile (les pompes funèbres vous ont lâché, vous avez dû porter les cercueils jusqu'au cimetière, sous les remarques acerbes de tante Claude). Mais la nuit le deviendra plus encore. Vous imaginez mieux, maintenant, la stupéfaction des quatre frères et sœur du spectacle de Baptiste Amann, *Des territoires (D'une prison l'autre)*, créé en septembre à Marseille, montré depuis à la Comédie de Reims et bientôt au Théâtre de la Bastille à Paris.

Lyn, jeune femme au bord de la crise de nerfs, Benny, lourdement handicapé et gravement poétique, Hafiz, le frère algérien adopté, Samuel, le travailleur social rêvant de politique, se retrouvent à l'occasion de la mort de leurs parents. Ils reprennent leurs engueulades là où ils les avaient laissées, dans la maison qui les a vus grandir, le pavillon témoin d'un lotissement de banlieue. Mais l'insurrection qui éclate dans

le quartier HLM voisin va gagner leur salon et faire exploser leur vie étriquée. D'autant que Louise Michel, une zadiste opposée à l'extension du centre commercial tout proche, vient déployer sa tente Quechua au pied de leur canapé.

La pièce est le deuxième volet d'une trilogie. Baptiste Amann, auteur et metteur en scène tout juste trentenaire et déjà programmé dans le cadre du festival d'Automne à Paris, y suit la même fratrie, trois jours de leur vie. Le temps de déployer un ambitieux questionnement: l'insurrection est-elle encore possible? Quelle forme pourrait prendre le soulèvement en ce début de XXI<sup>e</sup> siècle? Dans la première partie, *Des territoires (Nous sifflerons la Marseillaise)*, des travaux avaient exhumé, au beau milieu du jardin du pavillon témoin, le corps de Condorcet, figure de la Révolution française. Aujourd'hui, ce sont les communards qui surgissent dans le spectacle. Le troisième volet évoquera la guerre d'Algérie.

Cela fait déjà une poignée d'années qu'un petit air révolutionnaire

berce une foule d'œuvres cinématographiques, littéraires ou théâtrales. Comme si, après avoir été figés en statues de cire, lors de la commémoration du bicentenaire en 1989, Girondins, Montagnards et sans-culottes avaient retrouvé leur pouvoir d'évocation politique. Comme si des auteurs allaient puiser dans ces figures édifiantes de quoi raviver nos vies de spectateurs et citoyens apathiques, pour qui l'insurrection est aujourd'hui inimaginable. Ou presque. Pas le temps, trop fatigués.

**Anarchiste.** Pour ce qui est de théâtre, dans *Notre Terreur* (2009), Sylvain Creuzevault nous asseyait à la table du Comité de Salut public

de 1793. Avec *Ça ira (1) Fin de Louis* (2015), Joël Pommerat montrait la vitalité et la cacophonie procédant à l'écriture d'une Constitution. En 2015 encore, dans *Soulèvement(s)*, Marcel Bozonnet assemblait les textes de Robespierre, ceux de l'insurrection des esclaves de Saint-Domingue de 1791 et des récents printemps arabes. «*Les Américains ont fait un genre, le western. La Révolution française réclame elle aussi un genre cinématographique*», estimait Pierre Schoeller dans nos colonnes (*lire Libération du 23 octobre 2015*). Le cinéaste tournait justement cet été *Un peuple et son roi*, son film révolutionnaire mûri depuis cinq ans. Si on y ajoute toutes les œuvres où soufflent la fièvre communarde ou l'esprit de 1848 (comme le génial *le Capital et son singe* de Creuzevault), c'est bien la révolution en général, et plus seulement celle de 1789, qui est en passe de devenir un genre. Baptiste Amann s'y rue joyeusement. Soudain, vers la fin de sa pièce, on n'est plus dans le pavillon témoin mais à la «Convention des morts de la Commune». Ce ne sont plus Lyn, Moussa et Lahcen, mais l'anarchiste Elisée Reclus, la communarde Marie Ferré, la féministe russe Elisabeth Dmitrieff – joués par les mêmes acteurs, excellents. Le

**Auteur et metteur en scène trentenaire, Baptiste Amann se demande quelle forme pourrait prendre le soulèvement en ce début de XXI<sup>e</sup> siècle.**



militant blanquiste Théophile Ferré, encore tout barbouillé de sang, tapote la panse du gros Gustave Courbet. *«Bilan négatif, bilan négatif... On s'est quand même bien fendu la gueule!»* Amann fait entonner des chansons paillardes à ses communards, égratigne avec jubilation les grandes figures (*«C'est cela, la Commune? Ce qu'il en reste? Un groupuscule d'ivrognes misogynes?»*). Ça vit, c'est drôle et, dans les meilleurs moments, ça résonne à nouveaux frais : *«Trente-mille Français fusillés par des Français. Voilà la République et son vrai visage. N'entrez pas dans les affaires... N'élaborez pas dans le noir vos projets de révoltes, vos projets d'hommes et de femmes libres, vos projets d'éducation et de culture [...] La République et rien d'autre»*, cingle Louise Michel dans une belle lettre fictive envoyée, d'une prison l'autre, à son compagnon Théophile Ferré.

**«Préhistoire»**. Est-ce parce qu'il est plus difficile d'imaginer une révolution à venir que de rendre un hommage foudroyant à celles d'hier? Le propos de Baptiste Amann est plus faible à l'heure d'évoquer les luttes présentes : le personnage de la zadiste tourne court, Moussa et Lahcen, les habitants des quartiers

populaires en feu, restent les observateurs des névroses familiales de leurs voisins. Que reste-t-il de la révolution dans le pavillon en placo de Lyn et Benny? *«Matière pauvre pour souvenirs pauvres*, persifle un frère. *Rien par ici n'est construit pour la mémoire.*» Peut-on porter une autre histoire que celle de ses territoires intimes, quand on a déjà sur le dos le cadavre de ses parents? *«La révolution que tu espères, c'est de la pré-histoire*, dit Lahcen à Louise Michel. *Cette société ne produit plus de révolutionnaires, elle ne fabrique que des pirates.*» On aurait aimé les voir. Mais l'auteur ne va pas au bout de toutes les mèches qu'il allume. Sans doute y en avait-il trop. Peut-être aussi est-il pétrifié, comme tous ses contemporains, par la question terrible que Théophile Ferré, fusillé près de Versailles en 1871, pose d'outre-tombe à ses camarades : *«Est-ce que ça valait le coup?»*

**SONYA FAURE**

*Envoyée spéciale à Reims*

**DES TERRITOIRES  
(D'UNE PRISON L'AUTRE)**

texte et m.s.

de BAPTISTE AMANN

Théâtre de la Bastille, 75011.

Du 2 au 25 novembre,  
dans le cadre du festival  
d'Automne à Paris.

Rens. : [www.theatre-bastille.com](http://www.theatre-bastille.com)